

Entre sabres et goupillons

(Cette typo indique l'utilisation de cartons fixes ou déroulant)

Les productions køart vous présentent	ENTRE SABRES ET GOUPILLONS	un film de christian isidore angelliaume
(à Giordano Bruno mort au bûcher en 1578, et à Wilhelm Reich mort en prison en 1957)		toutes les images de ce film, extraites des archives que le genre humain entretient sur son histoire, y sont présentées à titre de <i>citations cinématographiques,</i> <i>de passages filmographiques,</i> uniquement destinés à illustrer les propos de l'auteur

Faire un film qui plaise est facile. Il suffit d'écrire un scénario qui évoque une rencontre et de la mettre en scène selon un schéma où viennent figurer :

- un chef, ou un être qui se sacrifie une communauté,
- un prétendant à la chéfitude, ou un être qui, dans un premier temps, se sacrifie pour la communauté,
- une fille du chef,
- une fille de la classe sociale du prétendant à la chéfitude,
- et des amis à chacun, dont certains vont de l'un à l'autre, parmi lesquels on reconnaîtra au moins un bouffon.

Une variante consiste à décrire, comme antagoniste au chef, un sbire, une sorte de policier dévoué corps et âme à un ordre plus ou moins légal, un extra-homme ou parfois une extra-femme dotés de pouvoirs physiques et sociaux extraordinaires, *démesurés* : ils représenteront la violence abrupte autorisée par le pouvoir social mis à mal devant une tentative de sa destruction, toujours parcellaire, par une représentation de barbares.

Dans ce cas, il s'agira de montrer les vicissitudes de ce pouvoir dans nombre de bousculades, dans ses angoisses auxquelles on s'identifiera, et dans les méthodes employées pour maintenir en sécurité ce pouvoir ; sécurité devant laquelle le commun des mortels pourra reconnaître sa véritable place sociale : un inamovible figurant sécurisé par une police aux dispositions assez fidèlement reproduites.

Je pourrai remplacer la fille du chef par une femme indépendante dont on ne saisira pas précisément les arguments ; alors l'autre fille, elle aussi choisie très belle, mais plus froide, deviendra l'ennemie redoutablement cachée, favorable à l'ordre en conquête, mais toujours montrée dans une sorte de faiblesse typiquement féminine sans que cet aspect de la féminité soit toujours facile à justifier.

Je donnerai au spectateur le sentiment d'avoir échappé au barbarisme, par des procédés eux-mêmes barbares, procédés dont j'aurai formulé une approche de critique, certes, mais qui passeront pour indispensables d'usage face à des barbares.

Ainsi proposé, dans la résolution d'un problème social, il s'agira toujours de démontrer une confrontation, jamais une collaboration, car le problème humain que cette humanité se pose à elle-même de résoudre, se résoudra à ne s'élever qu'à cette seule confrontation de pouvoir.

Pour l'une ou pour l'autre de ces deux options, je cadrerai un théâtre dans lequel je placerai des formes et des dangers divers en correspondance avec l'action. Mon imagination pourra là donner libre cours à ses fantaisies qu'il me faudra pourtant brider pour obtenir la stupéfaction du sens critique du spectateur. Pour cela, je sais que le plus déluré est le plus efficace ; je sais aussi que le moins logique sera le plus accepté puisqu'il demandera un retour sur soi si compliqué de ce sens critique que déjà l'image qui suit représentera autre chose, aussi surprenante dans l'aberrant, et ne vous laissera plus le temps de vous apercevoir de la manipulation. C'est alors que ce spectateur, ne voulant pas s'avouer blairé, l'acceptera comme un thon un bout de chiffon rouge pour voir la suite dans la même haletante intellectuelle puisqu'il est accroché à l'hameçon et qu'il est trop tard pour s'en défaire. C'est que, singulièrement, l'in vraisemblable, dès lors qu'on en a fait une image, celle-ci lui donne un fond de réel qui n'est pourtant que de cellulose.

Dans ces sortes de films, l'action montrera :

- l'obstination de la bêtise du chef, ou celle de l'ennemi du genre humain, dans toute une panoplie de splendeur, mais aussi dans toute la force de son expérience, de son désir d'indépendance, de pérennité et de domination ;
- du côté du prétendant, sans que cela soit vraiment une catastrophe, je sanctionnerai par contre son manque d'expérience en le poussant dans ses limites par les réalités du pouvoir ; expérience qui doit laisser en transparence un défaut de l'intelligence, quelque part, c'est indispensable, une restriction à l'entendement : je devrai le montrer bête en un endroit ou trop naïf, mais sincère ;
- la fille du chef (ou bien la fille du peuple, suivant à qui on octroie la place de gagnante finale) coincée entre l'amour filial, ou de classe, et l'amour que suscite le bel étranger à la famille, subira les affres de l'indécision jusqu'à un moment clef qui nous montrera la sincérité du prétendant, l'opportunité de ses décisions et de ces choix, sa générosité, tandis que son adversaire se verra dans un même temps voué à l'opprobre et à la déchéance.

Les pertes matérielles et corporelles (écologiques et humaines) seront des moments poignants et tragiques, extrêmement bruyant ; les séparations morales comme physiques seront indispensables ; le courage, la grandeur d'âme donneront le sentiment de vouloir soi, comme spectateur, sauver le héros d'image, qui est un héros de cellulose. Le péril sera d'autant plus prégnant que je le montrerai dans un aspect de la nature en pleine fureur, indomptée, mettant en danger de mort, de longue souffrance ; et cet aspect montrera à son tour la ténacité, l'abnégation des héros, tout autant que la fragilité de la rigueur de leurs exigences personnelles.

Dans un film un peu plus « psychologique », les sentiments humains seront montrés pour ce qu'ils sont : des sentiments humains, n'ayant d'attrait que pour l'humain, tout cons mais importants, dont la vie et l'organisation sociale où l'action se passe ne peuvent se défaire. Ces sentiments seront mis en opposition fragilement mais favorablement avec l'hypocrisie du chef, son manque d'humanité, de commisération vis-à-vis de la veuve et de l'orphelin, de son prêt-à-tout pour conserver ses prérogatives.

Il me sera aisé d'y faire admettre que des animaux se servent de nos sentiments à la manière humaine par une expression et une compréhension plus « naturelle » que celle que nous employons. C'est qu'en cette matière, cet humain a cessé d'être le premier et que les possibilités qu'il a d'exprimer son affection en sont réduites à n'être plus que celles de ces animaux qui sont pourtant, eux, dépourvus de la parole et à qui les images restent insignifiantes.

Je prendrai grand soin du cadre de mon décor sachant que c'est son cadrage qui donnera corporéité à mon film. Ce décor n'aura d'autre corps que de carton-pâte qui, vu de loin et sous l'angle adéquat, sera l'assise de mon arrière-fond au squelette de bois.

Car l'ensemble de mes sujets devra lutter contre les tourments d'une nature factice, mais à l'image même des tourments que cette nature occasionne dans le corps, lui bien vivant, du spectateur ; furies devant lesquelles ce spectateur devra retrouver une sorte d'humilité ou de hardiesse mais devant lesquelles il ressentira une grande impuissance. Ce paradoxe qui nous est montré de la puissance destructrice de la nature et de l'impuissance physique du spectateur — lui qui par son labeur a détruit en deux siècles ce que le monde a mis deux milliards d'années à élaborer — se plaçant face à elle pour retrouver en quelque sorte sa place perdue, représente du même temps la perception qu'il en a, et la bêtise qui habille cette perception afin de la retrouver factice, en image dans un monde qui lui sert uniquement de décor. Et c'est précisément ce qui lui permettra de continuer de pourrir son monde avec son industrie de labeur une fois que la salle a retrouvé à nouveau ses lumières.

Je devrai aussi décrire un moment intense de rapprochement amoureux, détaillé dans le menu à l'aide d'un objectif à grande focale, qui opérera caractériellement la confirmation de la jonction, ou de la scission, des deux chefs par l'intermédiaire de la femme. C'est que la femme a toujours fait figure de transfuge dans ce monde patriarcal, car nul ne pourra jamais être certain de sa filiation et que rien, donc, ne peut exister sans son assentiment qui vous change l'illusion de l'amour en certitude : ce que reconnaît en conséquence ce monde patriarcal dans le don de soi, auquel il donne toujours figure féminine, est qu'il est sexué, mais à la manière d'un vague souvenir car il n'atteint que rarement la satisfaction liée à cette sexualité à laquelle il donne sa forme unique.

Pour finir, il me faudra montrer que le prétendant, ayant acquis enfin l'expérience du chef au cours de cette confrontation, acquisition à laquelle le spectateur s'identifiera et qui fait l'objet même du film, aura par son action :

- soit raidi le chef, qui devra alors mourir de sa main pour son accès de chéfitude ;
- soit que son action aura assoupli l'obstination soudainement apparue délirante du chef, qui transmettra alors son pouvoir légitime légitimement à ce prétendant, d'une manière moins violente et plus grave car, finalement, « *un vrai chef commence toujours comme toi, mon fils : il commence par désobéir* ». C'est dans un tel moment que l'on concède à l'aventure un aspect immoral.

Bien sûr, le sujet de la rencontre est le prétexte de savoir qui va commander qui, quoi et comment. Le « qui » sont ces adulateurs de salariés, le « quoi » consiste simplement à obnubiler les esprits de sorte à les écarter d'une évidente et indispensable critique du travail, et le « comment » est de faire retourner tout ce beau monde à l'usine, derrière un bureau ou un tiroir-caisse, puisqu'en devenant chef on est devenu par la même occasion celui des polices et des armées, et que si l'on n'est pas d'accord, il n'y a pas de place pour vous dans cette organisation sociale vieille ou nouvelle.

Tous nos films, nos romans, posent le problème de la vie courante sous un aspect irréel, qui n'a plus de relation avec le problème lui-même. Aussi, ne peut-on attendre de la résolution du problème qui est la tension même du film, ou d'un roman, qu'une aberration, à peine poétique, le plus souvent violente, sanglante, tauromatchiste. Et c'est précisément cette manière de procéder qui plaît au public, manière qui consiste à lui donner la possibilité d'abandonner la réalité de sa réalité un court instant qu'il désire le plus long possible. C'est exactement ainsi que perdure la misère et c'est tout ce qu'on peut en attendre : une résolution millimétrique.

La rencontre est présentée comme la résolution de la quotidienneté stagnant dans la splendeur de sa pauvreté, un bref moment fulgurant qui va retomber dans ces « miasmes morbides » dont on voudrait tant qu'ils fussent une aventure... qui tarde tant à survenir. Elle adviendra, cela ne fait aucun doute, à la manière du spectateur immobile, silencieux et sage, assis dans un fauteuil environné des ténèbres d'une salle obscure, *en image* (peut-être parfois en musique) mais jamais en

mouvement, c'est-à-dire d'une manière tangible.

On ne parle peu de la platitude de la réalité dans la phrase « *Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants* » qui apparaît *après* l'aventure de la rencontre ; de ce retour au quotidien, à la misère de la chambre conjugale. On souhaitera plutôt focaliser sur ce qui paraît extraordinaire, et sera ainsi décrit dans ce scénario, la *rencontre*, devenue effectivement une aventure ardue et pénible, longue et souvent à posteriori stérile après que le quotidien du pouvoir l'aura à nouveau recouverte de ses cloisons opaques. Il n'en restera plus que les bruits confus de sa richesse intrinsèque et quelques images floues ; et aujourd'hui-même son âme se trouve *en masse* étouffée dans ce bruit et ces images.

Je n'écrirai donc pas de scénarios pour l'étouffer plus encore.

Depuis le jour où sa mère (ou son tuteur), dans une terrible crise de colère, lui a dit « *Je vais te tuer !* » cet enfant est poursuivi par le cauchemar qui consiste à éviter à tout prix cette malédiction. Car sans qu'il ne connaisse ni les moyens ni le moment de son exécution, il est persuadé de son inéluctable détermination jusqu'ici demeurée sans réparation.

Arrivé à l'âge adulte, il n'y pense plus, mais se comporte encore comme cet enfant qui, pour une bonne part, a « *survécu* » jusque là.

On en arrive à ne plus concevoir de la vie qu'un aspect utilitaire : l'important est de « *survivre* », c'est à dire que l'on doit en premier lieu subvenir à des besoins matériels, puisque protecteurs. On ne peut plus alors admettre que l'amour, qui vous a tant fait défaut dans cette malédiction, est justement ce qui vous manque le plus, et qui, par nature, résoudrait le problème de cette misère.

C'est que le sens même de ce mot « amour » est devenu le contenant de cette malédiction : c'est un des aspects du « *sacré* » que de « *ne plus* » être accessible.

Le besoin de dieu comme être de *pouvoir* est indispensable aux gens du pouvoir : dans un monde où on consent tout pour cette tâche humaine, et principalement les éléments qui leur permettent de rester au pouvoir, les gens du pouvoir se croient investis d'une mission.

Laisser ce besoin de dieu se manifester revient à leurrer les gens qui n'en connaissent rien (ou qui n'en veulent rien connaître), car les agissements qu'autorise cette exigence affective sont particulièrement dangereux pour les personnes : maltraitance à l'enfance, dépréciation de la femme, répression de l'amour, avilissement de la sexualité, et le reste. L'humain signe là l'abandon de ses propres affaires, c'est à dire la fatigue qu'il éprouve dans ses tentatives de prendre en main sa propre existence. En laissant couvrir le religieux, à ne rien faire pour le mettre en évidence, il ira démesurément et cette fatigue n'y pourra plus rien faire, comme chez les fondamentalistes.

Les quatre religions monodéistes, qu'elles circonscivent du prépuce ou du cœur, infibulent des grandes lèvres ou de la bonté, excisent un clitoris ou tranche dans l'amour des égaux, sont à la fois la pérennisation des mutilations qu'elles infligent et à la fois professent la justification de ces mutilations qu'elles veulent faire passer pour des évidences, des facteurs indispensables au maintien de la vie humaine qui n'en a rien à faire.

C'est parce qu'on est allé crier dans les églises au cours des années 50 que « *dieu est mort* » qu'on a fermé sa gueule au catholique. Là où on a risqué une garde-à-vue, il faut maintenant courir vite car l'aliénation est devenue légale, protégée par la loi : de nos jours on emprisonne ferme pour ses opinions en troublant l'accomplissement d'un rite religieux trop manifeste.

La religion est une représentation de l'humain dans un monde duquel il est séparé et parce qu'elle lui certifie qu'il n'y est plus, c'est la cocaïne qui lui permet de rester dans sa misère en le maintenant dans le désir et le besoin de rester misérable alors qu'il se gave d'images quand il mange de la cellulose.

Le fait religieux se raboche la réalité en la rendant fautive, en tordant le cou de l'évidence, en lapidant la mesure du bon sens, en travestissant sa beauté ou sa laideur, en affirmant qu'il n'y a que par lui que le bonheur est possible, alors qu'on connaît ses œuvres millénaires. Du fait qu'il a repoussé au loin le phénomène de la vie, du vivant, il peut, par exemple, énoncer comme un diktat que c'est son absence, son dieu, qui a créé le monde.

La vie disparaît sous le voile du fait religieux. Le fait religieux refuse d'admettre que je sois responsable de ce qui m'arrive, que l'humain est responsable du monde créé par l'humain.

L'explication du monde par un religieux sera toujours religieuse : le religieux est incapable de comprendre autrement le monde. Aurait-il devant le nez la vérité — qui est fluide comme le vent — qu'il tergiversera en la contournant au moyen d'une de ses explications qui ne sera compréhensible que dans le cadre de son religieux, qui ne pourra affirmer sa logique que dans ce *seul* cadre, uniquement, et toujours au moyen d'une maltraitance de l'affectivité saine et débordante.

Il fera sans fin en sorte que l'explication qu'il donnera du monde concorde avec son fait religieux, à la fois parce qu'il est incapable de penser autrement et à la fois parce que l'explication rationnelle du monde montre continuellement les aspects irrationnels de son fait religieux, ce rationnel revenant, en bref, à déliter son fait religieux.

La qualité première d'un fait religieux est bien d'être, hélas ! religieuse : il est incapable de penser autrement que sur le fondement de son fait religieux, qui est dieu : c'est cela le fait religieux. Il y a réponse à tout dans le cadre de la religion et uniquement dans ce cadre.

Tandis qu'il utilise le terme de « racistes » comme protection contre des personnes vindicatives à son égard, le religieux se revendique selon des critères initialement raciaux : issue d'une même origine délirante, exclusivité, pureté, prédestination. Répondre aux « insultes racistes » dont se servent ces religions, dire deux mots sur cette subtile sottise, correspond à augmenter la confusion entre un « type humain » et une « race » qui signifient pour nous la même chose. Une race est un type humain, et inversement, avec du sang chaud dans le corps : le religieux n'aime pas le sang chaud, sinon que pour le refroidir. Je contiens dans ma constitution même toutes les races humaines tout en en détenant qu'un type, somme toute assez aléatoire.

Environ 48 000 viols [féminins, masculins] sont commis en France chaque année dans l'indifférence générale (dont pas moins de 40% sur des mineurs).

C'est précisément parce que le fait religieux, torture à la fois physique et psychique infligée dès le plus tendre âge et affirmée comme étant le seul moyen de vivre et de percevoir le monde, contient en soi cette forme de maltraitance psychique et physique, qu'il met en exergue sa propre souffrance sur tel ou tel point de la réalité, et par là-même voudrait faire oublier qu'une atteinte à l'intégrité de la personne est une atteinte à la personne, et non pas à la religion, quelle qu'elle put être ; c'est pour faire oublier par cette atteinte qu'il est religieux, afin d'en dissimuler l'évidence ; c'est pour montrer qu'il souffre du fait de cette atteinte (c'est à dire pour montrer combien il est douloureux d'être religieux en tant qu'humain) ; et c'est pour montrer qu'être religieux c'est souffrir avec passion et combien, finalement, *on* le fait souffrir d'être religieux ! Moi, qui ne désire faire souffrir personne,

on pourra dire le monde heureux le jour où le plaisir aura cessé de faire souffrir

je ne voudrais pas avoir non plus à souffrir du fait religieux qui me montre sa réalité.

Cependant, dès que la religion est disposée sur le devant de la scène et uniquement elle, comme une irrationalité qui cache une rationalité, ce sera pour cacher une autre misère biologiquement plus réelle. Aujourd'hui, je ne puis pas précisément dire laquelle, mais c'est de toutes façons pour cacher

une misère, pour empêcher que les gens se penchent pratiquement sur un problème qu'ils sont en passe de résoudre, car à ce moment là solvable.

C'est aussi tenter d'en reporter à plus tard la solution.

Mais à force de report, l'avenir en est comme constipé, *bourré* de solutions qui concernent le présent, s'agglutinant les unes aux autres, devenant nébuleuses, de sorte qu'on ne sache plus, finalement, en distinguer une de l'autre et par laquelle il nous faudrait commencer.

La pub nous montre des corps dont on nous laisse suggérer l'âme.

Quelle est cette âme dont on nous montre un corps ?

La satisfaction sexuelle désirée possible, bien sûr.

Faire du bien-être féminin l'argument publicitaire prééminent, quand bien même le produit vanté n'aguicherait que l'humain mâle, dénonce que ce « bien-être » n'existe pas, et qu'il faudrait pourtant l'acquérir partiellement à prix d'argent, et uniquement de cette manière. C'est prendre les gens pour des sots ou des étourdis ; à moins que les gens ne sachent pas à quoi ressemble, non pas un argument, mais une réalité et principalement celle qui leur manque et après laquelle ils courent, derrière une image : une sorte de bonheur qui passe à travers l'argent.

Il y a énormément d'étourdis en ce monde publicité à la recherche d'âme, vu le nombre de pubs qui en donnent l'image.

À mesure que l'on a vu disparaître de nos rues les soutanes, les bures, les uniformes militaires, s'est montrée sous un déguisement plus discret, puisqu'ils empruntent la vêtue du commun, une nouvelle variété de prêtres : je veux parler des journalistes.

Dans le monde journalistique, ce qui est évident sera interdit de certitude : la bouffe y est un simple composé commercial étiquetable, la pollution nucléaire y est une aberration d'illuminés, la prison y est une sorte de purgatoire thérapeutique, une révolte en acte le fait d'une horde sauvage, la liberté une licence bureaucratique, les médecins-mécaniciens-organiques comprendraient tout de la vie qui bouge ou qui ne bouge pas ou plus, la police se voit dotée des plumes de l'ange Gabriel qui, on le sait, a les plumes un peu dures, et les politiques sont des êtres compétents prêts à tout pour vous satisfaire, vous qui ne demandez pourtant pas grand-chose.

Les journalistes font vivre le monde comme un film d'angoisse qu'ils rééditent chaque jour : l'humain serait impuissant à régir les catastrophes du monde, ou tout au moins à y réagir correctement, alors qu'il détruit par sa quotidienneté ce monde, créant ainsi les véritables conditions d'existence qui le mettent dans l'angoisse du fait de son action propre sur ce monde.

On note que le journaliste opte pour le choix ambigu du mot « blasphème », par exemple, qui est un terme religieux (ce qui les existent au plus haut point) et non pas laïc, parce qu'il craint qu'on formule à son égard une critique semblable à celle qu'on formule au religieux, qui ferait apparaître sa propre bêtise et la collusion, sa cooptation à cette société, dont on connaît les méfaits. Il s'en régale et vous en gargarise à la régalaide. L'intérêt des prêtres a toujours été de perdurer coûte que coûte, c'est-à-dire de maintenir les conditions d'existence dans laquelle ils peuvent se manifester en « liberté ». La confusion est leur maître mot, le mensonge leur point d'appui, l'escamotage leur méthode, le travestissement leur manière de respirer.

Les journalistes font de tout et de n'importe quoi une source d'angoisse, et ils interrogent les experts, les politiques, les responsables des polices pour confirmer que le monde est ainsi, sans jamais prendre une position sensée, car l'objet même du journalisme est l'équivoque, l'ambigu, le paradoxale, le conflictuel.

L'« *angoisse* », cette réalité qui ne se rencontre pas, ou mal, dans son énonciation, alors qu'on en est parfaitement capable, sur laquelle on décline de se pencher car elle vous fait peur, doit trouver sa « *source* », la source de son énergie, « *l'énergie* » qui lui donne vie : l'humain doit y

mettre des mots ; il vivra sinon en enfant perdu ses formulations incomplètes.

Cette liberté chérie, nous l'interdisent-ils, dans l'élaboration et la construction de tout et de rien ? Y a-t-il effectivement un complot contre elle ? Y pensent-ils, l'ont-ils dans la tête, dans leur sang ? Non. Si un journaliste ne s'aperçoit pas de l'amenuisement de la liberté c'est qu'il ne la voit en rien, qu'il ne la sent en rien : il ne s'en sent pas responsable, personnellement. Il ne peut y avoir que là où la liberté est moribonde qu'on peut la faire disparaître sans s'en apercevoir : c'est la nature de son sauf-conduit.

C'est pourtant la diversité qui donne la liberté, la richesse de la vie ; et on voit l'état de cette dernière à l'uniformité du moment, en tout : dans les désirs comme dans les satisfactions acquis ou proposés. L'autonomie de la liberté actuelle n'autorise que d'agir dans *l'excitation* pour admettre de vivre... en irresponsable, car c'est seulement dans cette excitation qu'on s'autorise à vivre ce qu'on s'interdit autrement : c'est précisément là que c'est pauvre.

Pour un journaliste, qui a peur comme de la peste de la vérité – qui est comme le vent –, toute possibilité réelle de résoudre les problèmes que se pose l'humanité doit être hideusement cachée par la mort, qui n'est pas pour eux naturelle, mais un artifice de la nature, la coquine, qui s'est ligüée contre l'humanité, puisque, à elle seule, elle est 6 milliards d'angoisses : c'est qu'ils ne savent pas même ce qui fait l'objet même de leur quête, la mort, dont ils s'effrayent tant, les pauvres gamins salariés. Un journaliste ne jouit de la vie que par la mort qu'il rencontrera chez les autres : c'est un malheureux, qui a le micro, qui vous inonde de son malheur de vivre et se déclare heureux de pouvoir le faire, parfois une centaine de fois du jour, en suivant une combinaison d'éléments morts. Il lui faut soulever de l'émotion, vrai ou fausse, car il en est, lui, totalement dépourvu.

Le journaliste est le prêtre des gens affectivement fatigués qui ne désirent plus que des choses et des événements truqués afin d'en ressentir une émotion à la mesure même de cette fatigue.

C'est uniquement les gens qui font la misère du monde et non pas le monde qui fait leur misère, nulle part.

Maintenir la confusion mentale est un *état d'esprit*, c'est à dire une stratégie et une tactique ensemble, car c'est *l'obligation au travail* qui est la pauvreté universelle inductrice de toutes les autres facéties du monde humain.

La différence entre les riches et les pauvres c'est la capacité de décision, le pouvoir de prendre des décisions, et de les faire appliquer par les pauvres.

Lorsque les riches demandent une augmentation de leurs appointements ou de leurs salaires, ce n'est pas pour être plus riche, en soi, mais bien pour conserver la sensation d'*être plus riche que les pauvres*.

Le fait d'être riche signifie « effectivité de n'être pas pauvre grandement » ; l'inverse est vrai pour les pauvres : être pauvre c'est l'effectivité de n'être pas chiche, grandement.

Cette sensation qu'ont les riches de la pauvreté émerge de celle qu'ils ont d'être au monde en étant pauvre, d'être dans le dénuement, qu'ils laissent aux pauvres ; et cet autre fait que les pauvres revendiquent un peu plus de richesse, c'est à dire, dans leur cas, *effectivement* un peu moins de pauvreté, n'a pas à être prise en compte pour un riche, car il n'est riche que par la réalité de la pauvreté. C'est une torturante tournure d'esprit qu'il rassérène dans la mollesse de son fauteuil.

Or la richesse, comme la pauvreté, n'est pratiquement qu'une question de *quantité* pour un pauvre, tandis que le jugement qu'en ont les riches est *qualitatif*. C'est ainsi que les pauvres ne peuvent un jour voir leurs revendications agréées par les riches, alors qu'elles sont humainement admissibles, et

cette sensation que les pauvres ont de leur propre état social diminue encore la vérité, à leurs yeux, de la légitimité de leur revendication, car le riche détenant cette *quantité*, les pauvres doivent en revendiquer des miettes *qualitatives*, c'est à dire à *travailler* à contribuer à la richesse des riches.

L'illusion c'est ne pas voir ce qui est ;
L'hallucination c'est voir ce qui n'est pas.

Le journaliste n'est pas seulement un *prêtre* du pouvoir pour le plaisir d'être du côté du plus fort... enfin de qui a *un* pouvoir, mais principalement parce qu'il est absolument ignare de ce que peut être la vie pour ne l'avoir jamais vécue que derrière ce micro, cette plume ou cette prise de vue, *devant les autres*. On le constate à ce sur quoi il s'étonne, à cette manière de se rendre compte de certains aspects de la vie, lorsqu'ils lui sont portés à la connaissance.

Il discute de la misère, des conflits sociaux, de l'amour, mais n'en sait rien, ni de leurs aspects sociaux, ni de leurs aspects physiques, ni de leurs aspects psychiques, affectifs ; ni des relations que ces trois aspects de la vie saucissonnée entretiennent entre eux.

Ce qui l'intéresse c'est les paillettes, les couleurs, les variances, ce qu'il considère comme des extravagances, mais même ici comme seules curiosités, jamais comme profonde réalité. Ce ne sont pas les choses qui ont une signification pour lui, mais ce qu'il peut en penser et comme ignare il pense à côté, à la mesure de son ignorance et de son angoisse, celle du côté du pouvoir.

À la différence de son copain le politique qui détient un petit sens historique, le journaliste voit venir à lui les choses dépourvues d'histoire, toujours nues, comme est racontée la venue au monde du premier couple humain, cette seule fois là dépourvu de nombril, dans un livre aussi vieux que la prostitution.

On nous présente les informations sportives comme *l'hostie* de la fin de chaque messe cathodique, "les infos", l'office des journalistes où ils expliquent notre société, la corroborent, la certifient, en travestissent la réalité, par le prêche et en savent récompenser leurs ouailles de *ses résultats*... sportifs ; outre que leur métier leur permet de pécher par pensée, par omission et par action, ils confessent dans le même temps de cette société les péchés et les leurs, dont ils donnent une mesure horaire lors de la réalisation de l'exécution de leur culte de l'auto-excitation. Arrive en prime la météo au contenu aussi vide de sens que cette messe, qu'ils énoncent à la manière d'un *ite missa est*.

Le terme « interactif », au développement fongiforme, est amusant car il s'agit d'octroyer la possibilité au public le choix entre des bêtises qu'on a auparavant sélectionné pour lui, puisqu'il n'y a pas d'autres choix que celles-là, sinon ce serait dénoncer de cette « interactivité » une bêtise qui ne veut tromper qu'elle-même.

Ainsi, la soumission de ces critiques qui ne voient pas plus loin que le bout du scoop, de ces journalistes du quotidien qu'il faut mettre en éveil pour garder en éveil l'attention du public assoupi dans sa quotidienneté, coûte que coûte, nous amène à ce résultat déplorable où elle veut à toutes les âmes ôter l'indépendance, le sens de soi, la vérité sans meurtrissure, sans torture, saine et vivante. Voilà une jolie démonstration du salariat pour des sponsors, des hyper- ou sous-patrons, des publicitaires qui, sous de multiples prétextes argumentés par ces journalistes corroborant le religieux, le monétaire, le sécuritaire, l'économique, l'obligation au travail au moindre coût, et le reste, ont tout supprimé pour construire et maintenir dans notre monde un désert en pleine prospérité, où l'on creuse pour cacher les résidus de sa production dont il faudra s'occuper pour quelques millénaires : comme si, à un tel rythme, il pouvait espérer survivre à tant de temps et de bêtise, lui qui fait du temps qu'il vit au présent une telle déchèterie ! ((la Hague))

La pub n'est pas seulement l'emballage des marchandises : elle dit aussi la manière dont la

marchandise, sociologiquement, maintient son emprise sur la relation entre les êtres, c'est à dire l'aliénation nécessaire à son existence particulière, le rapport social qui détermine à n'en pas faire la critique, l'imaginaire présent qui maintient les êtres et leurs relations affectives imaginaires, les modalités de ces relations et la hiérarchie de ces modalités.

Le mensonge est la vérité de la marchandise. La marchandise ne trouve jamais sa vérité que dans le mensonge.

Le fait que chacun de nous tienne dur comme fer à *sa* revendication en tant que manifestation de sa personnalité est peu propice à l'établissement d'une idée générale nécessaire à un plus grand nombre, de sorte que ce commun englobe aussi cette particularité.

Mais c'est un bien aussi : si l'endoctrinement est l'acceptation d'une auto-suggestion en se persuadant qu'un autre peut avoir raison car on ne sait plus qu'en penser, on est au moins sûr que ce disparate est la mesure même de la diversité, c'est à dire aussi de sa garantie.

Par ailleurs, le fait de savoir que l'on possède, soi, une originalité, pourra permettre d'aller chercher celle des autres ; et un programme basé sur des revendications minimum elles-mêmes basées sur un minimum (ce que l'on ne veut pas faire de soi sans y consentir en connaissance de cause), n'est pas si mauvais finalement.

Et il est bon que ce soit clair dans la tête de la personne qui le formule.

Une critique de la fonction du travail dans notre société de labeur (qui travaille pour qui, comment, pour quoi et pourquoi ?) est intéressante de ce point de vue.

Car, à bien y regarder, mes amis, *la pollution est l'exacte mesure du travail excédentaire* : pour qui, pour faire quoi, comment, pourquoi ?

C'est que chaque revendication particulière flirte avec une « aliénation » particulière, une fixation revendicatrice bio-affective personnelle qui, dans une quasi-cécité, peut avoir le malheur de se retrouver dans une revendication collective d'un moment : il suffit pour cela d'un chef, qu'une idole en sache faire la synthèse et de quelques prêtre pour lui donner consistance pour devenir alors dangereuse pour le genre humain.

Et chaque revendication particulière étant une protection par elle-même contre une agression affective, elle se protégera aussi des autres pour se sauvegarder tout en cherchant à se retrouver dans une solution sociale valable, et pour elle et pour les autres.

Aussi l'évolution de la société vers une satisfaction de vivre ne marche-t-elle que péniblement dans un jeu de balance entre ces deux extrêmes. ((la marée noire))

Mais l'objet même de la revendication est toujours éloignée de son but, car on ne peut demander à une revendication, qui est par soi une aliénation, de régler le problème de la satisfaction, du bonheur (sinon que parfois par erreur) puisque le bonheur est pour une grande part un phénomène social, global.

Pourtant il existe *deux* aliénations, qui sont présentes en tous car elles englobent tout, dont on peut revendiquer l'exécution ou bien la disparition, que tout un chacun peut prendre sur soi, car la solution de ces deux aliénations sera *toujours positive* : je veux parler du travail à *travers* la pollution que génère ce labeur borné dont on commence à prendre conscience d'une part et d'autre part de la sauvegarde de la satisfaction de vivre enfantine de l'enfance, qui une fois arrivée à l'âge adulte saura alors trouver d'autres solutions plus efficaces et radicales à ces deux problèmes fondamentaux.

Dès lors, revendiquer davantage de travail et *éviter* d'adopter des dispositions propres à la sauvegarde des plaisirs de l'enfance revient à montrer son obstination à ne vouloir pas comprendre les urgences de la planète dont les cris multicolores s'éteignent et revient à maintenir par tous les moyens dont se sait capable le bon à rien, le syndicaliste, le politicien, le religieux ou le transfuge, chacun à sa manière, le déchet prédéterminé comme contribution au temps qui passe. On ne pourra leur accorder aucune confiance pour faire accéder à un avenir moins pourri, disons dans le cours de

deux générations, le genre humain et son milieu ambiant. ((Summerhill))

Le fait seul de s'occuper réellement de ces deux aliénations (la pollution ne tant que produit de l'activité du travail humain et la sauvegarde des plaisirs de l'enfance) assurera qu'on ne peut alors pas faire fausse route, ni sur celles là, ni sur d'autres.

Ce que Charles Baudelaire avait pris pour des suppositions dans son poème d'introduction aux *Fleurs du mal*, sont aujourd'hui devenues des certitudes : cette planète est devenue un débris pour une cause qu'il avait assez bien identifiée :

*car « parmi les chacals, les panthères, les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grondants, rampants,
Dans la ménagerie infâme de nos vices,*

*Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes, ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un grand bâillement avalerait le monde ;*

*C'est l'travail ! – l'œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
– Hypocrite lecteur, – mon semblable, – mon frère ! »*

On ne s'en débarrassera certainement pas par la simple consommation.

Ce qui se passe en ce moment, c'est exactement un bouilli-boulga de vieux trucs qui se voudraient neufs, de l'ancien temps qui perdure et de quelques idées et pensées intéressantes que, pour l'instant, cette soupe noie. Ce mélange ne laisse rien présager de clair, car chacune des choses qui le composent fait plus de bruit que l'autre pour montrer qu'elle existe, que c'est elle qui a raison et que c'est elle qu'on doit suivre : il y a là juste une histoire de quantité et un résumé, en trois mots, de l'Histoire de la perte de la qualité :

Les femmes se voudraient vraiment libres et indépendantes, mais elles continuent de s'accrocher aux talons rehaussés de la séduction sexiste (et non pas sexuée), une sorte de rituel de l'amour titillé par la crainte de perdre la ferveur des mecs. Meccs pour lesquels elles doivent grimer la spécificité féminine afin d'éveiller chez eux une ardeur qu'ils marchandent par crainte d'un intérêt décisif pour leur profondeur ;

L'écriture se voudrait significative mais le sens des mots n'est plus le même pour tous (sans parler de la surexcitabilité de leur charge affective) : on entend à la radio des cours de lexicologie à raison d'un mot par jour pour mettre les pendules à l'heure de l'ordre social ; on voit la définition des mots devenir un argumentaire publicitaire pour soumettre au diapason commercial ceux qui voudraient encore en faire un autre usage : qui, dans de telles conditions, sont à même d'en concevoir ce qu'il leur reste de poésie ?

Quelques acteurs qui reproduisent gaillardement en image la vie de ceux qui n'en ont plus.

Faute d'avoir entretenu un sarclage honnête, scrupuleux et persévérant, des vieux binzs à calotte, kippa, et le reste, germent encore, ainsi que leur antithèse (sempiternelles complices de l'aliénation) d'extrême-droite et ceux qui n'ont rien compris à la liberté du vivre à l'extrême-gauche, à ceci près que ces extrêmes se sont fortement déplacés vers le centre, pour s'y mélanger ;

Les théories révolutionnaires sont perdues dans des vieilles bretelles devenues très lâches qui tentent de soutenir une ardeur blasée au changement : on n'en tient plus compte, comme si elles

n'avaient jamais trouvé une efficacité, un jour, et aussi des malheurs subis ou provoqués : elles se retrouvent empêtrées dans les plis de leur pantalon qui leur descend aux genoux, car on n'y comprend plus rien (pourquoi ? comment ? quand ? où ?) ; pourtant, si cette organisation sociale, laquelle fait l'objet de ce film, est ridicule, qu'y a-t-il de nuisible à le décrire ?

L'amour stagnant dans une sphère nommée « cocon familial », la sexualité s'en ressent : toujours liée à la reproduction ou à des malheurs maladifs, la satisfaction et son désir restent dubitatifs sur le seuil du craintif ;

De même qu'a été perdue la fonction de la fermentation lactique, de même pour oublier la qualité du temps qui passe on avance, en été, de deux heures le temps qu'il fait. Le temps, présentement, se paie à la mesure d'une pointeuse ou d'une clepsidre électronique ; il a perdu la liberté de se certifier à travers ce qui le compose : son rythme comme nécessité, qui est largement mieux profitable en dehors que celui d'une mécanique horaire qui ne connaît rien de la vie.

Les préoccupations que l'on peut avoir de l'état de santé de la planète se trouvent âprement confrontées aux rigueurs de l'intransigeante Économie, depuis un peu plus d'un siècle et demi maintenant (hé oui, combien le temps passe vite !) devenue autonome, c'est à dire *folle* ; la plus vieille des tortures patriarcales, aussi vieille sans doute que la séparation des sexes, est toujours aussi légitime : toujours pas de remise en cause de l'*obligation au travail*, travail dont l'excès se mesure à l'emprise de la pollution devenue planétaire, de cet « animal remarquable qu'est l'être humain » : cette remise en cause est obstruée semble-t-il dans cette belle intelligence qui tente en vain de se comprendre et s'est résignée de comprendre ce qu'elle fait et crée.

Où est donc la sortie de cette étrange auberge ?

L'humain, par exemple, est capable de résoudre ses problèmes « énergétiques » puisque ce sont ses propres problèmes, des problèmes qui lui sont propres, et ils seraient en grande partie résolus si les investissements consentis au nucléaire l'avaient été, par exemple, justement, été ailleurs. Notamment dans la question de *réduire* l'énormité de cette hémorragie énergétique. L'énergie développée doit être consommée, et on en produit pour la consumer. Elle ne se peut être consommée que par le travail, par un labeur préprogrammé pour la consumer.

Pessimiste, je dirais que l'être humain est foutu : l'unique chose qui l'intéresse est le faux, dont il ne se soucie pas même de vérifier le caractère véridique ; je veux dire son attirance délirante pour les produits de son imagination, qui restent et demeurent dans le domaine de l'imaginaire, en toute chose, qui l'aveugle pour ce qui est de sa véritable position dans la création, à la fois du monde et à la fois de son monde, de celui qu'il crée. Il commencera à s'en sortir quand il sortira de la chambre des dieux pour avoir cessé de lui donner consistance.

Je regarde le jeu des vagues de l'océan à mes pieds, et je sais que seule la poésie peut répondre à elle-même, et rien d'autre, car rien d'autre que l'humain ne la peut comprendre.

En résumé, nous parlons trop souvent avec l'assurance,
que je trouve outrancière,
et avec le sourire de faux-cul correspondant,
du salarié imbu de la bêtise de son patron.

QU'ON EN FINISSE AVEC LE TRAVAIL !

Dans le générique, ne pas oublier de mentionner les logiciels libres : traitement de la prise de son : **Audacity** et traitement des vidéos : **Auto Gordian Knot** ("AutoGK")